

Études littéraires africaines

ZABUS (Chantal), *Le Palimpseste africain : indigénisation de la langue dans le roman ouest-africain europhone*. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 2018, 322 p. – ISBN 978-2-8111-2500-4



Catherine Mazauric

Numéro 53, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1091454ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1091454ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mazauric, C. (2022). Compte rendu de [ZABUS (Chantal), *Le Palimpseste africain : indigénisation de la langue dans le roman ouest-africain europhone*. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 2018, 322 p. – ISBN 978-2-8111-2500-4]. *Études littéraires africaines*, (53), 229–231. <https://doi.org/10.7202/1091454ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2022

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

phes de la mondialisation, la cristallisation de l'orgueil du capitalisme et les tourments de sociétés africaines devenues étrangères à elles-mêmes.

Sylvère MBONDOBARI

ZABUS (Chantal), *Le Palimpseste africain : indigénisation de la langue dans le roman ouest-africain europhone*. Paris : Karthala, coll. *Lettres du Sud*, 2018, 322 p. – ISBN 978-2-8111-2500-4.

L'ouvrage de Chantal Zabus met à la disposition du lectorat francophone, d'après la deuxième édition élargie parue en 2007 sous le titre *The African Palimpsest*, un travail initialement publié en langue anglaise en 1991. On en doit la traduction française à une équipe composée de Mathilde Labbé et Raphaëlle Théry, en collaboration avec Henry Tourneux et l'autrice elle-même. Celle-ci dédie le livre respectivement « au wallon de Belgique / qui est la langue de [s]a mère / mais pas [s]a langue maternelle », « à la mémoire de Ken Saro-Wiwa » et « en hommage posthume à Alain Ricard ». Dans la préface puis l'introduction données à cette édition française, elle revendique, pour son « étude philologique » (p. 7), une perspective « résolument » postcoloniale, rendant compte des rapports de domination entre les langues, s'intéressant aux modalités de la présence « en filigrane » (p. 7) d'une langue africaine ou d'un idiote local dans les écritures ouest-africaines en anglais ou en français, des années 1960 aux premières années du XXI^e siècle, « dans un contexte plus général de disparition et de linguicide » (*ibid.*). L'autrice prend également acte des évolutions sociolinguistiques advenues au cours des près de trois décennies écoulées depuis la première parution de l'ouvrage : installation dans le statut de langues premières « en perpétuelle émergence » (p. 8), auprès de populations urbaines, de langues créolisées plus ou moins codifiées ; rôle joué par les nouvelles technologies dans la promotion d'une « globalectique » utopique où « toutes les littératures seraient égales sur le terrain de la production culturelle » (p. 11) ; appropriation par de larges couches de populations d'une langue européenne désormais proche de la « neutralisation » (p. 12), du moins pour l'anglais, ce qui pourrait conduire les formes africaines minorées à un « exhibitionnisme linguistique » (*ibid.*), tandis que le français, lui, est « en déclin dans le monde entier » (p. 15). Nonobstant ces notables évolutions, elle revendique encore pour l'ouvrage une fonction de « capture d'écran du roman africain d'expression française et anglaise après les indépendances des États-nations africains » (p. 13), l'ethnotextualité déployée assumant une fonction réparatrice au sein d'un « palimpseste rédempteur » où subsistent les traces mémorielles de « pillages linguistiques » (*ibid.*). L'autrice se perçoit ainsi comme la pratiquante d'une « critique hybride » (p. 22), s'exerçant dans l'interstice entre déchiffrement du « palimpseste européen » et étude de stratégies linguistiques vouées à « nommer et dire l'indicible » (p. 23).

L'ouvrage se compose de six chapitres qui forment autant d'essais, marquant les étapes d'une exploration méthodique des moyens forgés par l'écriture africaine « avec un accent » (p. 20) : indigénisation par pidginisation ou relexification, ce qui conduit à l'invention d'un « tiers-code » ou langue « alternelle » subvertissant le dualisme langue européenne / africaine ; régulation, par les auteurs africains, de la concurrence entre traces visibles de l'altérisation de la langue dominante d'écriture et traces invisibles de la langue maternelle, « inscrites à l'encre blanche », corrélats souterrains des premières, qui « sourdent à travers les fissures et les failles du récit europhone » (p. 227).

Ce n'est pas le moindre intérêt du riche corpus rassemblé que de permettre une analyse croisée des contextes dits francophones et anglophones : les auteurs consacrés ou moins lus hors de leur aire d'origine s'y côtoient, pour les plus connus de Chinua Achebe à Ken Saro-Wiwa, Wole Soyinka et Amos Tutuola en passant, entre autres, par Ayi Kwei Armah et Cyprian Ekwensi, de Jean-Marie Adiaffi à Ousmane Sembène en passant par Ahmadou Kourouma, Ferdinand Oyono et Abdoulaye Sadjji, mais aussi Mariama Bâ, Ken Bugul, Aminata Sow Fall ou encore Buchi Emecheta, l'écriture féminine étant particulièrement confrontée à la problématique de l'indigénisation à travers la nécessité de tisser un « *texte à soi* » (p. 23). À noter que les graphies se veulent conformes à l'usage dans les langues d'origine et que les annexes comportent, sous forme de tableaux, un répertoire des langues principales en usage dans différents pays de la zone.

Le premier chapitre examine comparativement les méthodes élaborées par les écrivains pour indigéniser le texte europhone, autrement dit, d'une part, « textualiser la différenciation linguistique » et, d'autre part, « transmettre des concepts, des modes de pensée » au moyen de la langue de l'ex-colonisateur (p. 28). Le deuxième chapitre, d'inspiration historique et sociolinguistique, se penche, à partir des exemples du Sénégal et du Nigéria, sur l'inscription dans les œuvres de deux dynamiques contraires, entre passé colonial « glottophage » et aspiration à une promotion et une réhabilitation des langues africaines. Le troisième chapitre porte, à travers l'exemple du pidgin anglais, sur l'indigénisation du texte europhone ou *pidginisation* en se penchant sur les problèmes scripturaux surgissant de la représentation textuelle de l'alternance codique, notamment dans les dialogues. Le quatrième chapitre conduit une série d'études de cas visant à montrer la relexification de l'*igbo*, de l'*ijo*, du *mandinka*, du *wolof* et du *yoruba*. Le chapitre 5 revient sur deux méthodes d'indigénisation ayant pour but de spectaculariser la faille entre langues maternelle et alternelle : le doublage ou rembourrage (accompagner le mot africain d'une glose en langue européenne) et la contextualisation (rendre intelligible le mot africain sans recourir à la traduction). Cette spectacularisation est d'autant plus cruciale que l'infiltration, dans le texte en langue européenne dominante, d'une langue ou variété de langue minorée « en filigrane » pourrait par ailleurs persister à s'apparenter à une forme de mise sous silence. Le

chapitre 6 finit d'illustrer la grande productivité conceptuelle d'un ouvrage explorant, au-delà du roman et de sa foncière plasticité, de nouveaux débouchés pour l'expression culturelle africaine, le cinéma notamment. L'altérisation, d'une pratique hégémonique, se retourne lorsque l'écrivain, qui s'est « fait » à l'altérité de la langue européenne, altérise cette dernière à son tour en « interpr[étant], jauge[ant] et redéfini[ssan]t l'altérité du moyen d'expression imposé » (p. 259) et en ayant recours à l'auto-traduction : « Le texte hybride en langue africaine et sa traduction se commentent et se réfractent mutuellement, en ce que la langue africaine est la langue Principale et la langue européenne l'Autre » (p. 269).

Catherine MAZAURIC

REVUES

Essays in French Literature and Culture, (Perth : University of Western Australia), n° 56 (« Mines de rien » : l'Antillaise et l'Afropéenne face aux tropologies, entre mythes et réalités au fil du temps. Dir. Kathleen Gyssels et Jacqueline Couti), octobre 2019 – ISSN 1835-7040. En ligne : https://search.informit.org/toc/10.3316/eflc.2019_n056 (accès payant)

Ce recueil d'études propose des analyses de divers objets (des œuvres littéraires, un documentaire, la réception des figures emblématiques du patrimoine culturel antillais, des discours politiques et un récit fictionnel), en vue d'explorer la complexité et la diversité de l'identité des femmes noires de différentes époques, issues d'un vaste espace géographique couvrant les Amériques, l'Afrique et la France. Dans leur introduction, les deux éditrices invitées, Kathleen Gyssels de l'Université d'Anvers et Jacqueline Couti de Rice University, font le point de manière approfondie et pénétrante sur les questions fondamentales posées dans ce dossier thématique, en fournissant une base d'interprétation rigoureuse et audacieuse. Pour y parvenir, elles situent la féminité africaine par rapport à un double horizon : d'une part, un horizon en quelque sorte négatif, celui des représentations figées ou biaisées qui distordent le vrai sens de l'identité féminine, de la culture noire, de l'appartenance socioculturelle et de l'ancrage géographique ; et, d'autre part, un horizon d'ouverture, celui de la revalorisation ou de la restauration de ces réalités identitaires. C'est ainsi que Kathleen Gyssels et Jacqueline Couti reviennent sur des notions telles que « femme noire », « afrodescendante », « afropéanité » et « misogynoir », sur la réalité de l'origine africaine féminine, sur les défis de l'intégration ou sur les situations de violence raciste et genrée vécues par les femmes afropéennes ou afro-américaines, ainsi que sur les efforts de construction identitaire et sur la prise de conscience d'un réseau d'appartenances multiculturelles, polygéographiques et plurisociales.